

L'oeuvre d'Irving, la part du marché

Denis Saint-Jacques

Number 37, October–November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20161ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Saint-Jacques, D. (1989). L'oeuvre d'Irving, la part du marché. *Nuit blanche*, (37), 56–58.

L'œuvre d'Irving, la part du marché

Assez petit et trapu, pieds nus dans ses mocassins de cuir fin, mais plutôt mal à son aise dans un costard gris, sans cravate, John Irving se présente entouré d'une cour restreinte à la Faculté des lettres de l'Université Laval. Notre collaborateur spécial, Denis Saint-Jacques, l'attend pour une des très rares entrevues qu'il accorde hors des États-Unis.

N.B. — *Quel était votre but en dépeignant dans *Owen* les différentes Églises, catholique, anglicane, épiscopale, etc. ?*

J.I. — Mes commentaires sur les Églises dans *Une prière pour Owen* ne sont pas distincts des commentaires que j'ai déjà faits sur d'autres institutions sociales et qui sont cohérents d'un roman à l'autre. En vérité, la qualité des institutions n'a que peu d'effet sur les individus. Les institutions ne forment ni ne sauvent personne. Nous nous éduquons nous-mêmes, l'école n'a rien à voir là-dedans. C'est la même chose pour la foi. La foi vient toute seule, elle n'est pas inculquée par l'Église. En ce sens, l'Église n'est qu'une institution que je me permets de traiter, comme les autres, avec irrévérence.

Nuit blanche — *John Irving, la première question que suscite votre livre *Une prière pour Owen* est celle de la foi. Êtes-vous croyant ?*

John Irving — Oui, je suis croyant. Mais mon sentiment religieux est empreint de doute. Ma foi n'est certainement pas aussi inconditionnelle que celle que j'attribue à Owen. Elle n'est pas aussi ancrée que celle de Johnny Wheelwright ou du Révérend Merrill. J'hésite entre le doute et la foi et cette question reste embrouillée pour moi. Les idées toutes faites ne m'intéressent pas, je ne pourrais pas y consacrer un roman ; c'est dans la mesure où mes sentiments personnels à ce sujet sont complexes ou conflictuels que je peux en tirer une bonne histoire. Pour moi, tout absolu est impossible à imaginer.

Le nom de la cause

N.B. — *Qu'advient-il du féminisme dans votre dernier roman ? Votre position sur la question semble avoir beaucoup changé depuis *Garp*.*

J.I. — Ce qui est arrivé au féminisme ne m'est pas arrivé à moi. *Le monde selon Garp* a été écrit entre 1975 et 1978 au moment où les mouvements féministes étaient à leur apogée. Depuis, disons le début des années 80, je ne crois pas que ces mouvements

aient enregistré beaucoup de gains parce qu'ils se parodient eux-mêmes dans une large part. Le plus grand échec du mouvement féministe aux États-Unis, c'est que l'opinion publique en ce qui concerne le droit à l'avortement a fait marche arrière depuis 1973 et que la position féministe a choqué un grand nombre de personnes.

Le monde selon Garp est un roman qui traite des années 70, dont le sujet est cette espèce de polarisation politique des hommes et des femmes à cette époque. C'est un roman « d'assassinat sexuel » : Garp est un homme qui est assassiné par une femme qui déteste les hommes et sa mère est assassinée par un homme qui déteste les femmes. *Une prière pour Owen*, par contre, est un roman « pré-féministe », qui tente de reconstituer les années 60. L'aventure du Vietnam a été un désastre, malgré tout ce que les films de Rambo et tous les discours de Ronald Reagan voudraient nous faire croire. C'était une immense bétise stratégique et morale. Quant aux mouvements de protestation, ils n'ont pas abrégé d'un seul jour la durée de ce conflit. Le gouvernement américain n'a jamais tenu compte des protestations contre la guerre du Vietnam. En dépit de tout ce que peuvent en dire mes amis libéraux, le mouvement antimilitariste a échoué. C'était un mouvement sympathique, certainement ! Couronné de succès, pas du tout !

L'histoire d'Owen se déroule à cette époque où plein de gens se faisaient tuer au Vietnam, et à ce moment-là le féminisme n'était pas une question importante aux États-Unis. Ma position sur le féminisme n'a pas changé, simplement *Owen* est un roman différent de *Garp*, portant sur un autre sujet.

Une mystérieuse affaire de style

N.B. — *Quelle est votre conception de la forme, du style, de l'écriture ? Est-ce que ces questions vous préoccupent ? Il me semble que vous n'en parlez jamais.*

J.I. — Je crois que c'est une chose dont on ne peut pas parler. Un coureur a un style ; un nageur a un ►

John Irving

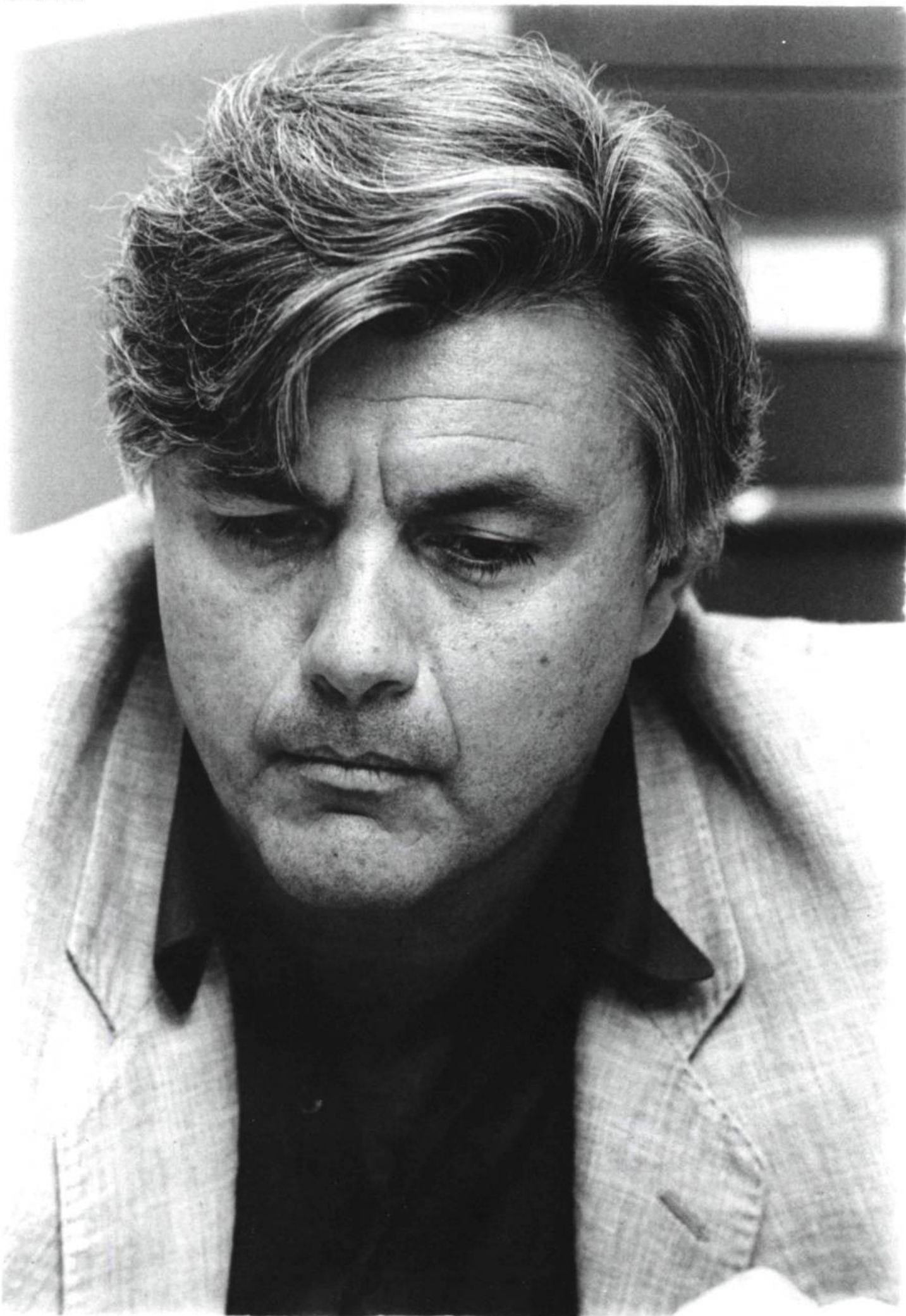


photo: A. M. Guérineau

style : c'est la façon dont il évolue dans l'eau. Le style est inné. Mon choix d'écrire un roman avec un début, un développement et une fin ne constitue pas une décision esthétique. Mais c'en est une d'adopter plutôt le modèle du roman du XIX^e siècle en matière d'intrigue, de développer des personnages lentement au fil du temps, en ceci que je ne conçois pas que l'on puisse comprendre le caractère des personnages sans avoir de données sur leur enfance, sans les voir grandir. J'aime que les personnages d'un roman soient développés de façon réaliste, j'aime qu'on puisse s'identifier à eux, qu'ils nous touchent et nous troublent. Mais savoir jeter des mots sur le papier, c'est un talent qu'on a ou qu'on n'a pas. Je n'écris ni mieux ni moins bien aujourd'hui qu'hier.

Bon, j'écris généralement de longues phrases, j'aime les incises. Mon sentiment est que ce qui mérite d'être décrit ne peut probablement jamais l'être assez. Ça aussi c'est également un choix esthétique. Je pense que l'art minimaliste peut avoir sa place dans les jardins japonais ou dans la cuisine diététique mais qu'il n'est pas intéressant pour un romancier. Si vous voulez pratiquer le minimalisme, faites plutôt dans le haïkaï ou la nouvelle, mais ne vous targuez pas d'être un romancier. Un roman, ce n'est pas 125 pages imprimées en gros caractères avec de larges marges. Un roman, c'est la plus grosse histoire que vous puissiez imaginer. Et les modèles du genre sont les romans du XIX^e siècle. Ce sont ceux de Flaubert et de Dickens, de Tolstoï et de Hardy. On ne peut pas faire mieux.

Fils de pub ?

N.B. — *Je crois que vous consacrez beaucoup de temps à la mise en marché de vos livres. C'est important pour vous ?*

J.I. — Non, pas du tout. Je n'ai jamais accordé plus d'une semaine de mon temps à la mise en marché de mes romans. Jamais. Et c'est aussi vrai pour *Le monde selon Garp*. Cinq jours ouvrables de publicité. C'est tout. Pendant ces cinq jours, si le livre est populaire, j'accorde cinq ou six entrevues et je participe à cinq ou six émissions de télévision chaque jour ; des centaines de photos sont prises. La diffusion de toute cette publicité s'étend évidemment sur les trois ou quatre semaines qui suivent. Ajoutons à cela mes visites dans cinq ou six des vingt pays où je suis traduit. On en arrive à un total d'environ huit semaines de promotion. Ce n'est pas énorme en comparaison des quatre années que je consacre à l'écriture d'un roman. J'ai été professeur à l'université pendant près d'une quinzaine d'années. Je sais parler d'un livre avec aisance et précision. Ça ne nuit pas. Mais jusqu'à maintenant, personne ne m'a réellement prouvé que mes livres ne se vendraient pas aussi bien si je ne restais pas chez moi. Aux États-Unis, on me demande sans cesse des interviews, que ce soit pour le *Times* ou *Newsweek*... Je réponds toujours aux journalistes de contacter mon éditeur qui les rappellera à la publication du prochain livre. Je n'accorde d'entrevue qu'en fonction d'une publication spécifique.

N.B. — *Ce que vous dites là n'est vrai que depuis Garp. Il est évident qu'aujourd'hui vous n'avez plus besoin de promouvoir la vente de vos livres, mais je*

crois qu'il fut un temps où vous accordiez une plus grande importance à la mise en marché.

J.I. — Non. Non. Savez-vous combien j'ai vendu d'exemplaires de *Garp* aux États-Unis ? 60 000. Ce n'est pas assez pour faire un best-seller. Mais, toujours aux États-Unis, j'en ai vendu 4 millions en format poche. *Garp* a été un très singulier succès en poche. Le souvenir que les gens en gardent est celui d'une couverture médiatique exceptionnelle. C'est faux. J'ai eu une bonne critique à la une du supplément du dimanche du *New York Times*, même pas aussi bonne que celle d'*Owen* ; les autres critiques ont été peu nombreuses et plutôt mauvaises. *Garp* a été un livre peu promu, d'un auteur inconnu, et il a été lu en poche par des millions de personnes. C'est ce qui a constitué la publicité pour le livre suivant, *L'hôtel New Hampshire*.

Pour qu'un livre connaisse le succès, il faut surtout qu'il corresponde à ce que le lecteur en attend. Je pense qu'en matière de littérature, je recherche la même chose que le lecteur, très simplement. Quand j'ai écrit mon premier roman, à 25 ans, je dois dire que mon seul but esthétique était de le finir ! J'écrivais, mais j'avais oublié les romans du XIX^e siècle qui m'avaient tout d'abord donné envie d'écrire. À l'époque, comme tous les étudiants en lettres, j'étais plutôt attiré par la littérature contemporaine ; seul ce qui était nouveau m'intéressait. Avant *Garp*, j'ai écrit trois romans « contemporains », je veux dire par là très éloignés du modèle du XIX^e, incarné par les *Tess d'Urberville*, *Oliver Twist* et *Anna Karénine*. J'avais la trentaine passée quand j'ai commencé à écrire des romans qui ressemblent à ceux que j'avais du plaisir à lire. Je crois franchement que ce qu'on écrit est conditionné par ce qu'on lit. C'est avec *Garp* que j'ai commencé à penser que le lecteur méritait une bonne histoire, qu'il était une part active d'un bon roman, exactement comme le public tient une part active dans une pièce de théâtre. C'est là un point de vue qui est plus près de la littérature romanesque du XIX^e siècle que de la littérature contemporaine et c'est la raison pour laquelle je me suis de plus en plus éloigné du roman contemporain que j'admirais à mes débuts. Le roman contemporain est plus intellectuel qu'émotionnel, c'est un roman qui piège le lecteur au lieu de l'impliquer. Cette façon de faire ne m'intéresse pas. *Garp* a constitué pour moi le début d'une démarche d'inclusion du lecteur dans l'histoire. Un roman doit contenir un élément de mystère, il faut savoir retenir l'attention du lecteur. Un bon roman doit divertir, ce qui ne signifie pas uniquement amuser, mais surtout émouvoir. Je fais tout pour ça.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas de vendre autant de livres que je le fais, c'est que tant d'autres romanciers ne fassent pas comme moi et continuent d'écrire sans se préoccuper de leur lecteur. ■

*Entrevue réalisée par Denis Saint-Jacques ;
traduction : Marty Laforest et Guy Champagne*

La plupart des livres de John Irving sont devenus des best-sellers. Mentionnons-les : *Le monde selon Garp* (Seuil, 1981), *L'hôtel New Hampshire* (Seuil, 1982 et « Points », 1983), *Un mariage poids moyen* (Seuil, 1984), *L'œuvre de Dieu, la part du diable* (Seuil, 1986) et son dernier-né, *Une prière pour Owen*, (Seuil, 1989).